

LE TEMPS DE LA RECONQUÊTE

Trudruá Dorrico Makuxi



Trudruá Dorrico Makuxi

**Le temps
de la
reconquête**

*Traduit du brésilien par
Paula Anacaona*



©2026 Editions Anacaona pour la sélection,
l'organisation et la traduction française.
© Photo de couverture : Aissatou Ciss
Edition & relecture : Isadora Pontes
Dépôt légal : avril 2026
ISBN : 978-2-490297-44-3

Table des matières



Rituel d'initiation.....	p. 11
Scènes à reconquérir.....	p. 16
Reconquête.....	p. 20
Esewan knom sa wai.....	p. 22
Quand m'appelleras-tu par mon nom ?..	p. 23
De quelle pluie parles-tu ?.....	p. 25
Berceuse coloniale.....	p. 27
Juste un peu de colère pour ne pas t'effrayer.....	p. 29
Suis-je celui que j'aime ?.....	p. 31
Mythe.....	p. 34
Rédemption coloniale.....	p. 37
La terre n'est pas une marchandise.....	p. 40

Kopenawa.....	p. 43
Génocide.....	p. 44
Paradoxe.....	p. 46
La reconquête est un paradigme autochtone.....	p. 47
Mon nom.....	p. 49
Autodétermination.....	p. 52
Amour.....	p. 54
Manifeste de la littérature autochtone contemporaine.....	p. 56
Silence.....	p. 62
Amko'rî.....	p. 64
Un futur qui sera nôtre.....	p. 65
Une façon de revenir aux origines.....	p. 67
Transformation.....	p. 70
Rituel pour oublier.....	p. 73
Musées vivants.....	p. 75
Maloca Paris.....	p. 80
Notes.....	p. 96
Postface, par Rita Olivieiri-Godet.....	p. 101

*« Nous n'avons pas besoin de permission
pour être libres »*

Ejército Zapatista de Liberación
Nacional (EZLN)

Rituel d'initiation



Comme mes ancêtres demandent la permission pour entrer dans la forêt, je demande la permission pour entrer dans le territoire de la littérature française, avec mes mots autochtones, ma poésie, mes rêves absolument autochtones.

Je m'appelle Trudruá Dorrico Makuxi, j'appartiens au peuple Makuxi qui habite depuis toujours la savane et les montagnes amazoniennes. Dans notre culture, nous vivons selon les enseignements de nos premiers ancêtres – humains (pemongon) et non-humains (omagon).

Notre langue maternelle est le makuxi, de la famille linguistique karib, que tu verras parfois apparaître dans mon écriture lorsque j'ai besoin d'exprimer davantage que ce que la langue portugaise me permet.

Du XVII^e au XXI^e siècle, pendant la période de la colonisation, le peuple Makuxi n'a jamais connu la paix : l'invasion de notre territoire s'est accompagnée d'une imposition linguistique et culturelle de la part des États-nations du Brésil, de la Guyane et du Venezuela. La naissance et la création de l'identité nationale moderne de ces pays n'ont pas inclus l'identité autochtone comme pilier fondamental – ce qui en fait des sociétés partiellement démocratiques.

Cette violence globale a entraîné la persécution du territoire, de la langue, de nos noms, de l'éducation de la forêt, des rituels, des chants et des danses, des peintures corporelles, des pratiques culturelles et religieuses, de l'architecture des maisons et de la communauté, de l'alimentation, de tout ce qui fait qui nous sommes et notre mode de vie makuxi.

Malgré ces attaques incessantes, le peuple Makuxi a résisté à l'expropriation politique et culturelle – avec fragilité, en négociant constamment. Lorsque je demande aux anciennes comment elles s'appellent, elles me répondent un nom anglais ou portugais, car elles ont été baptisées et déclarées de force par les

missions de l'Église catholique, du côté brésilien et guyanais. Cependant, lorsque j'insiste et leur demande comment elles s'appellent *vraiment*, elles me répondent : Maikan'pa, Pepe'pa, Tukuï'pa (*pa* renvoie au féminin dans la langue makuxi) – *Renard, Papillon, Colibri*.

Personne ne peut cacher la vérité à un peuple qui, même en guerre, a foi en la forêt.

Je suis fille de la reconquête culturelle autochtone au Brésil. J'ai été déclarée à l'état-civil sous un nom brésilien, et j'ai compris plus tard à quel point je devais honorer les traditions de mon peuple. À 33 ans, j'ai demandé à mon grand-père de me donner mon nom macuxi. Trudruá est une fourmi qui vit dans notre savane du Roraima.

Plus qu'un nom, je porte en moi la conviction que nous sommes un peuple en train de reconquérir tout ce qui nous a été enlevé culturellement, tout ce qu'on essaie encore de nous enlever. Ma poésie cherche à exprimer la révolte historique, les conflits dans lesquels nous sommes impliquées, et un avenir collectif, makuxi et féminin, d'où je parle, d'où je rêve.

Être aujourd'hui sur le territoire français est la preuve que les limites géopolitiques sont des frontières qui nous séparent en tant que peuples et cultures. Mais la parole makuxi est libre et va là où elle doit aller, là où elle doit être.

Avec la bénédiction de mes ancêtres, je demande la permission d'entrer sur le territoire de la littérature française, avec la poésie makuxi, qui est la plus ancienne langue des animaux, des dieux, de la terre.

Le temps de la reconquête est venu.

*Les scènes se répèteront
Jusqu'au moment
Où nous toutes
Férons notre reconquête*

Scènes à reconquérir



Scène 1 – la production d’une identité altérisée

« Voici comment ils sont : la peau cuivrée tirant sur le rouge, de beaux visages, des nez beaux et bien faits. Ils sont nus sans rien pour se couvrir ; ils ne se soucient nullement de cacher ou de montrer leurs parties honteuses ; ils ont sur ce point la même innocence que pour ce qui est de montrer leur visage. »

Pedro Vaz de Caminha, Lettre de découverte du Brésil, 22 avril 1500.

« Art. 11. La même catégorie d’abus comprend sans aucun doute la coutume immuable, pra-

tiquée dans tous les villages, selon laquelle aucun Indien ne possédait de nom de famille. Et, afin d’éviter la grande confusion qui résulterait inévitablement du fait qu’il y aurait dans un même village plusieurs personnes portant le même nom, et afin que les Indiens sachent clairement que nous cherchons tous les moyens de les honorer et de les traiter comme s’ils étaient Blancs, désormais, tous les Indiens auront des noms de famille (...) »

Loi des Indiens, 1758

« Dans le cas de l’enregistrement d’un Autochtone, l’ethnie de la personne enregistrée peut être inscrite comme nom de famille, à la demande de l’intéressé. »

Résolution conjointe n°3, 19 avril 2012

« Les Autochtones ont le droit de choisir leurs prénoms, conformément à leur culture et à leurs traditions. »

État civil de naissance pour les peuples autochtones, ministère de la Justice, 2014.

Scène 2 – la production de racisme

« – J'avoue que Don Diogo a commis une imprudence en tuant cette *Indienne*.

– C'est une barbarie, une folie ! Ne pensez pas que parce qu'il est mon fils, je l'excuse !

– Vous le jugez avec trop de sévérité.

– Et je le dois, car un noble qui tue une créature faible et inoffensive commet un acte vil et indigne. Depuis trente ans que vous me suivez, vous savez comment je traite mes ennemis ; eh bien, mon épée, qui a tué tant d'hommes à la guerre, me tomberait des mains si, dans un moment de folie, je la levais contre une femme.

– *Mais il faut voir de quel genre de femme il s'agit, une sauvage... »*

*O Guarani, José de Alencar*¹

Scène 3 – la production du mythe de la terre vide

« Ainsi, elle devient de plus en plus prospère, et une fois que les terres fertiles seront peuplées (*elles sont actuellement désertes en raison du manque de population*), on y établira de grandes fermes, (...) et nous espérons également que cette province prospérera longtemps en richesse, tout comme les Antilles espagnoles, car il est certain que c'est une terre très riche et qu'elle recèle de nombreux métaux, *qui n'ont pas encore été découverts, soit parce qu'il n'y a pas de population sur place pour entreprendre cette tâche, soit par négligence des habitants qui ne souhaitent pas s'engager dans ce travail* – pour quelle raison, je l'ignore. »

Traité sur la Terre du Brésil, Pero Magalhães de Gândavo, 1826.

Reconquête



Comment osez-vous nous traiter de pauvres
alors que vous avez pris notre terre ?

Comment osez-vous nous traiter de laides
alors que vous avez violé nos femmes ?

Comment osez-vous nous traiter de paresseux
alors que c'est notre travail qui a construit
votre monde ?

Nous ne sommes pas pauvres
nous avons été appauvries.

Nous ne sommes pas laids
nous avons été blanchis.

Nous ne sommes pas paresseuses

nous avons été esclavagisées et mises sous tu-
telle.

Comment osez-vous ?

Nos ancêtres se sont battues pour notre his-
toire

c'est pourquoi nous voulons retrouver :

nos noms

la terre qui nous a été volée

la voix réduite au silence

le corps dissimulé.

Nos beautés

nos enchantements

nos peuples

nos vies.

N'osez plus jamais nous rabaisser dans votre
miroir.

Notre reconquête est ancestrale !

Esewan knom sa wai



Je ne vais pas réaffirmer le droit à la tristesse
car qui a souffert cinq siècles
mérite au moins
d'avoir le courage de sourire sincèrement
face à la lutte,
face au mot.

Je ne vais pas dire ne t'inquiète pas, chère parente,
je vais dire prépare-toi
car nous,
nous sommes de retour.

Quand m'appelleras-tu par mon nom ?



Quand m'appelleras-tu par mon nom ?

D'abord décrits comme ayant des « peaux cuivrées », « olivâtres », on nous a ensuite appelés « Noirs de la terre » – terme finalement interdit en 1758 et officiellement remplacé par le nom qui nous était donné depuis l'invasion : « Indiens ».

Nous avons également été dénommés « sangs-mêlés », « métèques », ou « isolés » – quand le Code Civil parlait, lui, de « peuple sylvestre ».

La littérature, l'histoire et l'anthropologie utilisent encore « Américains » et « Précolombiens » : la marque de deux génocides nous